# Carl Trahan.
# Qu'est-ce que l'ombre pour qu'il faille la saisir ?

**Transcription de la vidéo**

**Gilles Delavaud :** Il y a une sorte d'acclimatation de deux espaces et de deux temps en regard l'un de l'autre.

**Jean Louis Schefer :** Oui, tout à fait.

**GD :** Vous avez parlé de destin. Quand on parle de photo, en général, c'est en terme de passé. Je me demande, quand on se fait prendre en photo, s'il n'y a pas une sorte de *forcing* vers l'avenir.

**JLS :** C'est-à-dire, détacher des peaux de nous-même pour continuer à avancer...

**GD :** Oui, avec le sentiment qu'on n'est pas seulement soi-même, ici et maintenant, mais qu'on appartient à une génération, et qu'on sait confusément que cette photo n'est pas faite pour être regardée maintenant, mais pour être regardée plus tard, ne serait-ce que dix secondes plus tard. Quand on prend une photo, qu'on se fait prendre en photo, on se projette dans l'avenir.

**JLS :** Certainement. En même temps, il y a cette classification des gens photogéniques et pas photogéniques. Si je dis qu'Untel est photogénique, qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'il ressemble au temps. Il ressemble à son temps, il vit quelque chose de l'actualité. Si je dis qu'Untel n'est pas photogénique, ça veut dire qu'il ne ressemble pas à son temps, qu'il appartient à cette espèce en voie de mutation, ou passée ou à venir. Quelque chose de l'actualité ne coïncide pas avec lui de telle façon qu'il puisse lui ressembler.

Est-ce qu'il n'y a pas cette espèce de légère interrogation sur le fond même de la ressemblance dans la photographie ? Justement, si vous parliez de se prendre, de se faire photographier à la fois dans un espace mais surtout dans un temps dans lequel on serait fortement incrusté, est-ce que l'idée n'est pas justement d'être absolument contemporain de son temps, et du temps de la photographie lui-même ? C'est-à-dire de se trouver pris dans ce milieu lumineux, et d'avoir une définition technique qui ressemble à tous les éléments de ce milieu lumineux. D'être là une fois pour toutes.

**GD :** De durer ?

**JLS :** De durer, ou d'être mort, c'est-à-dire de ne pas avoir dans l'image la pensée que l'on a quand on la regarde, la pensée qui nous permet de ne pas être là. D'être toujours ailleurs, un peu en avance, un peu en retard, de ne pas être là où est notre corps.

**GD :** L'envie de coïncider ?

**JLS :** L'envie de recomposer des surfaces du monde dans lesquelles on est effectivement. Ça supposerait l'idée que la ressemblance n'est pas entre le modèle et la copie, mais serait du modèle devenu image à tout son entourage. La ressemblance serait un fait de diffusion, ça ne serait pas un fait de structure spéculaire ou référentielle.

**GD :** Ça suppose que tout fasse corps.

**JLS :** Que tout fasse corps et qu'il y ait une prise véritablement, avec un précipité chimique, avec évidemment des révélations d'inégalités nouvelles entre les éléments de l'image, d'autant plus intéressantes que ce n'est pas le fait du peintre, du dessinateur; on peut supposer que c'est le fait du réel lui-même. Mais on sait que c'est une pure illusion.

**GD :** Comme une sorte de catastrophe météorologique instantanée qui fait en sorte que dans un éclair tout prend.

**JLS :** Oui !

**GD :** Dans le champ universitaire ou scolaire, quand on veut dire quelque chose d'une image, en général, c'est sur un fond d'analogie. Ça ne semble faire de doute pour personne que l'image est le double de quelque chose, que ça ressemble tout le temps d'une manière ou d'une autre. Je me demande si ce n'est pas plus compliqué que cela au départ, si on peut admettre, sans plus y penser, que c'est sur le dos de l'image iconique que le sens qu'on y trouve se construit...

**Extrait adapté de** « Les gardiens du temps », entretien entre Jean Louis Shefer et Gilles Delavaud, dans *Éducation 2000. Audiovisuel. Communication. Pédagogie*, nº 17, automne 1980, p. 44-45.